

NOS RACINES[©]

L'école chrétienne n'est pas une nouveauté, bien au contraire !

L'école publique et laïque, elle, est une entreprise jeune, datant seulement de la Révolution française.

Notre projet s'inscrit donc dans la longue succession des pédagogues chrétiens, remis en valeur par Luc BUSSIÈRE, dans son ouvrage "Les pierres crieront" - (Ed. J.-F. OBERLIN, 1998 - 7100 MÂCON).

En voici quelques extraits :

Reproduction des textes, en totalité ou en partie, interdite sous toute forme et par quelque moyen que ce soit - graphique, électronique, informatique ou mécanique, y compris photocopies, et enregistrements - sans autorisation écrite des auteurs ou ayant droit.

Tous droits réservés ©

1. La tradition juive dans l'éducation
2. L'enseignement et l'éducation dans l'Antiquité (courant d'influence en Gaule)
3. L'enseignement et l'éducation à l'époque mérovingienne (Ve au VIIIe siècle)
4. L'enseignement et l'éducation à l'époque carolingienne (VIIIe au XIe siècle)
5. L'apogée de l'enseignement médiéval (XIe au XIIIe siècle - Création de l'Université)
6. La Réforme et l'éducation
7. Autres courants pédagogiques aux XVIe et XVIIe siècle
8. Les XVIIIe et XIXe siècles
9. Conclusion

"1. TRADITION JUIVE DANS L'EDUCATION

Le Talmud déclare : Le monde n'existe que par le souffle d'un enfant; aussi longtemps que nos écoles seront remplies d'enfants, nous serons forts !

L'un des premiers points à relever de cette tradition est l'absence de dualisme; pas de concepts "sacré" / "profane". La vie spirituelle a ainsi été séparée de la vie culturelle. Or, la culture recouvre tous les domaines de la vie; cette mission culturelle de l'homme fait donc partie du plan originel de Dieu pour le monde. Cette absence de dualisme se retrouve également dans les Evangiles avec la notion du Royaume de Dieu . il n'y a aucun aspect de la vie culturelle qui ne soit inclus dans le dessein rédempteur de Dieu et soumis à Sa juste souveraineté.

Retourner à la source juvénile, c'est reconnaître que nous sommes, en tant que chrétiens, greffés à l'olivier franc, c'est retrouver nos racines, c'est sûrement retrouver la vie et le dynamisme nécessaires pour avoir un impact positif sur la société, être le sel et la lumière !

Martin Luther King disait :

La plupart des gens, et des chrétiens en particulier, sont des thermomètres qui enregistrent l'opinion de la majorité, pas des thermostats qui transforment et régulent la température dans la société. Les chrétiens sont-ils des "suiveurs" de culture plutôt que des "initiateurs" de culture ?

Vu sur une voiture :

Seuls les poissons crevés vont avec le courant !

Alors, qu'est-ce que cette source judaïque ?

1. Absence de dualisme

Aujourd'hui, la conception contemporaine du monde est très dualiste : la plupart des chrétiens font la séparation entre ce qui est "sacré" et ce qu'ils considèrent comme "profane"; ils identifient l'obéissance, la rédemption et le Royaume de Dieu à une activité ou à un domaine précis de leur vie et considèrent que le reste de l'existence n'a rien à voir avec la rédemption ou le "sacré", voire, pire encore, qu'il est soumis au mal. Ce dualisme identifie le Royaume de Dieu - ou le "sacré" - à l'Eglise avant tout, qui est l'institution culturelle où s'accomplissent les activités "spirituelles" : la prière, l'étude de la Bible, l'évangélisation, la communion fraternelle. Le reste de la vie est considéré alors comme une activité séculière, "profane" : la culture, l'économie, la politique, l'école et l'université sont placées dans le compartiment des choses profanes. C'est ainsi que la vie spirituelle a été séparée de la vie culturelle. Cette conception dualiste nous retire de la création et situe notre avenir dans le ciel, forgeant en nous une mentalité de fuite du monde. Elle réduit l'Evangile à une dimension très restreinte de la vie, supprime sa pertinence pour la vie en général et permet le triomphe de la sécularisation; le dualisme "nature" et "grâce", déjà présent au Moyen-Âge, a amené la conception de l'autonomie de l'homme.

Un Juif, lui, se sait appelé à servir le Seigneur et à reconnaître Sa souveraineté dans tous les domaines de la vie.

2. Le regard sur l'enfant

"Si vous ne devenez comme des petits enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux." (Mathieu 18:2)

La qualité, la réussite d'une éducation ont toujours été liées à la qualité du regard porté sur l'enfant, de son origine, de sa valeur, de sa destinée, qui va en déterminer la qualité. C'est à cause de cette conception élevée de l'enfant que les parents de Moïse ont risqué leur vie pour sauver leur enfant.

3. Qu'est-ce qu'enseigner ?

"Le disciple sera comme son maître." a dit Jésus.

Beaucoup plus qu'une transmission d'informations ou de connaissances, c'est une transmission de vie.

Ce mot enseigner est la traduction de plusieurs termes hébraïques qui veulent aussi bien dire transmettre une information que prendre soin, panser une plaie. Selon la perspective biblique, connaître signifie : voir s'entremêler pratiquement la réalité d'une chose et l'expérience de la vie. La connaissance dont il est question ici est de nature incarnée. Le lieu par excellence de cette connaissance n'est pas l'école ou l'Académie, mais l'Alliance : la communauté des croyants, la famille, le couple ... Voilà pourquoi le père est le premier responsable de l'éducation !

Le dilemme fondamental de l'homme n'est pas son ignorance, mais son péché. Son besoin essentiel n'est pas d'accumuler des savoirs, ni des révélations, mais d'être réconcilié avec Dieu, avec les autres, avec lui-même, avec la création. La connaissance

hébraïque est inséparable de la pratique - c'est le concept de la "Sagesse" - cette Sagesse n'est en aucun cas quantitative, cognitive, mais elle se mesure par les fruits de caractère qu'elle engendre :

"La sagesse d'en-haut est premièrement pure, ensuite paisible, modérée, traitable, pleine de miséricorde et de bons fruits, sans partialité, sans hypocrisie" (Jacques 3:17), d'où le conflit entre cette sagesse du monde et la sagesse de Dieu (1 Corinthiens 1).

Cette sagesse est fondée sur la crainte de l'Eternel qui, elle, est la clé de la science (Job 28:28, Psaumes 111:10). L'intelligence consistera à "s'éloigner du mal" (Job 28:28), elle n'est pas mesurable en termes de coefficient intellectuel.

Un des buts de l'éducation sera la formation du caractère, cette transformation de l'être pour glorifier Dieu, cette mise à part = sainteté; les enfants juifs devenaient différents des autres et on leur enseignait pourquoi : Dieu veut qu'ils soient des témoins. Cette mise à part ne devait pas conduire à l'isolement, mais au témoignage, car le coeur de Dieu est pour les nations; ainsi, l'enfant grandit avec un sens de son identité très développé, de son appartenance à une communauté, à la famille, à une histoire, ce qui lui procure assurance et sécurité et qui contribue à développer le sens de sa destinée. Cet équilibre qui consistait à ne pas être du monde tout en étant dans le monde, enseigné par Jésus lui-même, était recherché et inculqué.

4. L'école du Livre

Si l'éducation juive privilégie la relation, l'exemple, elle gravite aussi autour de la Loi, qui est le centre, la référence. Cette empreinte de la Loi, c'est aux pères de la donner à leurs enfants, et cela dès leur plus jeune âge. L'éducation se passe dans la famille, au sens large (plusieurs générations ensemble), et cela jusqu'à l'exode. Les fêtes et célébrations sont utilisées pour instruire les enfants.

L'exil à Babylone a bouleversé le climat social; les tribus sont dispersées, d'où l'importance des synagogues, parce que les pères n'avaient pas été instruits dans la Loi. C'est pourquoi ces écoles s'appelaient les écoles du Livre. En fait, les synagogues sont devenues des écoles jusque dans les plus petites agglomérations.

5. La mémorisation

La technique de la répétition était essentielle pour mémoriser. Comme dans toute l'Antiquité, on apprenait à haute voix.

Le talmud déclare : "Un garçon oublie tout après trois ans s'il n'a lu qu'au travers de ses yeux."

Il faut donc travailler avec les yeux et avec la bouche ! Le père apprenait à ses enfants "La Loi et les Prophètes" en se servant de la cantilation.

Josèphe, élevé en Palestine à l'époque du Nouveau Testament, relève les bienfaits de la mémorisation chez les Juifs : "Chez nous, on peut interroger le premier venu sur la Loi et il récitera tous ses décrets plus facilement que son nom, car, depuis l'éveil de la conscience, ils sont en quelque sorte gravés dans nos âmes."

Pour faciliter la mémorisation, on se servait des allitérations (Proverbes 18:20-22), des poèmes alphabétiques (Psaume 119, Proverbes 31:10-31), du rythme et de la cantilation. Les méthodes donnaient des résultats extraordinaires. On raconte qu'un rabbin du IIIe siècle après Jésus-Christ a reconstitué, d'après les souvenirs des enfants d'une école, le texte entier d'un rouleau détruit dans une communauté babylonienne; et il est précisé que ce n'étaient pas des enfants spécialement doués !

La mémorisation, comme méthode pédagogique, avait donc une grande place non seulement dans les académies rabbiniques, mais dans la famille juive, dans la synagogue et dans l'école élémentaire."

"2. ENSEIGNEMENT ET EDUCATION DANS L'ANTIQUITE

La Gaule, peuplée de tribus venues de l'est du Rhin entre 600 et 400 avant Jésus-Christ, fut d'abord influencée par les Grecs, puis par les Romains, et, au travers d'eux, par un courant judéo-chrétien. La vertu primordiale pour un Gaulois était la violence; pratiques occultes et les sacrifices humains étaient de mise.

L'étroite relation entre la culture et la guerre va être brisée par les Romains pour qui l'enseignement doit être un déploiement des facultés de l'homme et non son "ensauvagement". On pourrait suggérer que l'influence gréco-romaine a servi de transition, préparant les mentalités au Christianisme, comme les fameuses routes romaines et la Pax Romana, à partir de 50 après Jésus-Christ, avaient été providentielles pour la prédication de l'Évangile.

De la nature à la culture

Les Romains étaient un peuple de paysans qui aspirait à jouir des fruits de la terre; ils distinguaient deux temps dans la vie : celui du loisir (otium), c'est-à-dire des plaisirs de la vie, et celui du travail (neg/otium : l'absence de loisir), activité fatigante, source de contraintes.

Cicéron avait rapproché la culture de l'esprit et la culture des champs en disant qu'il ne s'agissait que d'une seule et même conquête de la nature par le travail. Educere, d'où vient le mot "éducation", signifie tirer, extraire de la nature sauvage les meilleures possibilités de l'homme, de façon à le rendre apte à vivre en société. Cette entreprise de dégrossissement du barbare ou de la brute va s'appeler eruditio, d'où découlent les noms érudition et érudit.

Nous avons ici tout le projet de ce qu'on appelle l'humanisme romain : l'éducation, l'enseignement sont une conquête de l'homme pour le faire passer de la nature à la culture.

Cette façon de penser influencera même la pensée chrétienne. Les Romains distinguaient le pédagogue, celui qui aide et accompagne la croissance de l'homme de l'enseignant, le maître qui donne un savoir.

Les Grecs, comme les Romains, ne considéraient pas l'enfant comme un être en soi, mais bien comme un être en devenir.

Influences helléniques

La culture n'est donc pas un état acquis, mais une possibilité sans cesse perfectible, une progression sans rupture entre l'école et la vie publique. L'influence de la philosophie grecque est ici très visible : elle est une philosophie du "dévoilement", qui propose une démarche ascensionnelle de la connaissance qui permettra au sage de contempler la vérité face à face et de s'identifier à la divinité.

Cette conception se heurte de front avec la pensée hébraïque, puis chrétienne, qui nous parle d'un Dieu transcendant, caché, qui n'est pas atteint par une ascension de l'homme, mais qui descend Lui-même vers l'homme en s'incarnant, et qui Se révèle à lui.

La vérité se révèle; elle ne résulte pas d'un savoir acquis ou appris par l'homme; elle n'est pas à découvrir par l'homme en lui-même, qui devrait simplement "accoucher" de la vérité qui est en lui par la maïeutique platonicienne, pensée reprise par le New-Age aujourd'hui.

Deux personnages en particulier ont influencé la vision de l'éducation des Grecs, puis des Romains. ces derniers, rappelons-le, bien que vainqueurs militairement sur les Grecs, ont été dominés culturellement par eux.

Platon a posé les bases du primat du savoir qui ne disparaîtront plus : le savoir libère l'homme de ses appétits; l'homme sage, savant par excellence, est le philosophe. Isocrate, lui, professeur d'éloquence, formait de futurs enseignants, des spécialistes de la discussion : les sophistes. La préférence pour le coeur et l'intelligence était claire, mettant la main au second rang. Cette préférence gréco-romaine s'imposa en Gaule.

Le système d'enseignement comprenait trois cycles :

- le primaire, de 7 à 12 ans
- le secondaire, de 12 à 15 ans
- le supérieur, de 15 à 20 ans

Les écoles primaires existent à peu près dans toutes les cités. Bien que l'on puisse constater une évolution positive des moeurs, la vision de l'enfant apportée par les Grecs et les Romains était très pauvre. Le mot enfant lui-même est évocateur : en vieux latin, il signifie celui qui ne parle pas; il est considéré comme un animal, une bête brute. Si le bébé n'était pas reconnu par le père le 8e ou le 9e jour, il était jeté sur un tas d'ordures aux portes de la ville. La mortalité infantile était gigantesque. Mais, en contrepartie, dès que l'enfant était reconnu et accepté, il bénéficiait de la tendresse et de l'affection familiale au moins jusqu'à sept ans.

Influence chrétienne

Une éducation familiale ...

Aucun témoignage écrit ne nous révèle l'existence d'écoles proprement dites aux temps des apôtres, mais en examinant le fait de la propagation rapide de l'Évangile, on en arrive à certaines déductions intéressantes :

D'abord, l'éducation donnée aux premiers chrétiens a un caractère domestique.

"Chaque maison, dit Saint Jean Chrysostome, était un sanctuaire."

Dans la profondeur des catacombes, dans l'intimité de la famille, dans les solitudes ou un asile leur était offert, les chrétiens se réunissaient pour prier, lire et transmettre à leurs enfants les connaissances sacrées. Cette instruction était loin d'être superficielle; on en a trouvé la preuve dans les catacombes . l'énumération des points de doctrine familière aux chrétiens comprend toute la théologie dogmatique (quelles sont les vérités qu'il faut croire pour être sauvé ?) et la formation morale (quelle est la conduite qui convient au chrétien ?).

Elever chrétiennement ses enfants, les faire participer au trésor de la foi, leur inculquer une saine discipline en matière de vie morale est le devoir fondamental des parents.

Le Christianisme dépend ici essentiellement de la tradition juive qu'il prolonge et où l'accent mis sur le rôle de la famille dans la formation de la conscience religieuse était si marqué. La famille chrétienne est le milieu naturel où doit se former l'âme de l'enfant; il s'agit avant tout d'une éducation par l'exemple.

Un impact considérable ...

L'influence chrétienne s'étendit jusque dans les pays qui, jusque là, n'avaient pas connu de culture écrite, et fit naître une culture, une littérature, une écriture nationales.

Quelques rares cas existent d'implantation d'écoles chrétiennes en pays barbares, comme vers 372, lorsque des prêtres nicéens d'Edesse, dont un certain Protogène, ouvrirent une école élémentaire en Haute Egypte, où furent enseignées l'écriture et la sténographie.

Quelques écoles supérieures de théologie virent le jour dès le milieu du IIe siècle, dont l'une, à Alexandrie, fut rendue célèbre par le prestige de ses maîtres, tels Origène ou Clément d'Alexandrie. Ces écoles fondées par des évêques préparaient des controversistes ou des apologistes capables de réfuter les opinions, les systèmes des

hérétiques et les erreurs de philosophie païens. Les sciences profanes n'étaient pas négligées, car leur connaissance était nécessaire pour confondre les ennemis de l'Eglise.

L'école d'Alexandrie avait une telle réputation qu'elle attirait à ses cours l'élite du monde gréco-romain. Les maîtres enseignaient parallèlement avec la théologie, la philosophie platonicienne et aristotélicienne, la physique, la géométrie, l'astronomie, la grammaire et la rhétorique. L'Eglise fonda des écoles semblables dans les grandes villes où une démonstration des vérités de la foi était nécessaire. Celles de Césarée, Antioche, Jérusalem, Edesse, Smyrne, Nisibe, Rome, jouirent d'une grande célébrité.

EDUCATEURS ET ECRIVAINS DE LA PERIODE PATRISTIQUE

L'étude des Pères de l'Eglise sur le sujet de l'éducation constitue une source d'inspiration de taille, qui contribue à alimenter une vision toujours plus profonde et nouvelle de l'enfant, de sa place dans le cœur de Dieu, du rôle du maître, de la formation de l'intelligence et du caractère de disciple pour la maturation du disciple.

Clément d'Alexandrie (160 - 220 ap. J.-C.)

Clément, philosophe platonicien converti au Christianisme, fut l'un des directeurs de l'école catéchétique d'Alexandrie. On le considère comme le père de la philosophie chrétienne.

D'après lui, le maître doit être doux et ferme, "saisir avec vigueur le gouvernail jusqu'à ce que l'enfant ait jeté l'ancre dans le havre des cieux."

Saint Basile (329 – 379 ap. J.-C.)

Il fut professeur de rhétorique et avocat, puis il se retira et fonda une communauté religieuse.

"La destinée d'un arbre est de donner son fruit; cependant, les feuilles qui s'agitent autour des branches lui font une parure. Ainsi, le fruit essentiel de l'âme est la vérité, mais le vêtement extérieur de la sagesse ne saurait être méprisé."

Saint Jean-Chrysostome (347 – 407 ap. J.-C.)

Il naquit à Antioche, étudia la rhétorique et, après de grands succès au barreau, embrassa la vie religieuse. Il fut archevêque de Constantinople et se distingua par son zèle apostolique; il entreprit des réformes qui lui attirèrent de nombreux et puissants ennemis dont l'impératrice Edoxie. Il mourut sur la route de l'exil.

Il insiste sur la responsabilité des parents :

"L'âme des adolescents devient une caverne de brigands si les parents ne les corrigent pas, s'ils permettent aux viles passions, aux plus honteuses convoitises de prendre racine dans l'âme des jeunes gens."

"Elève un athlète pour le Christ (...) et apprends-lui à avoir, tout en restant dans le monde, la crainte (= respect) de Dieu dès son jeune âge. Si l'âme encore tendre reçoit l'empreinte de bons principes, personne ne pourra les effacer, lorsqu'ils seront durs comme une empreinte, ce qui se passe pour la cire."

"Un corps mou est susceptible de subir n'importe quelle modification, n'ayant pas encore sa forme définitivement fixée. C'est pourquoi on peut facilement le modifier en tout sens, mais un corps dur qui s'est solidifié sous une certaine forme ne peut facilement en changer et ne prend pas une autre forme. Ainsi donc, chacun d'entre vous, pères et mères, à la manière des peintres que nous voyons travailler à leurs tableaux, à leurs statues avec une grande attention, donnons tous nos soins à ces admirables statues."

Le maître accomplit une œuvre très grande et très noble. On estime un grand sculpteur, un grand peintre, mais qu'est-ce que leur art à côté de celui qui travaille non sur le marbre, mais sur les esprits ? Il doit se dévouer entièrement à cet apostolat; comme le

divin maître, "il s'abaissera jusqu'à l'enfant pour l'élever jusqu'à Dieu." Le maître servira de modèle aux élèves, l'exemple étant la meilleure de toutes les leçons.

Saint Augustin (354 – 430 ap. J.-C.)

Né à Tagaste, en Afrique, Saint Augustin reçut une bonne éducation de sa mère, Sainte Monique, mais il se laissa entraîner dans toutes sortes d'erreurs et de vices. Il profana la rhétorique à Carthage, à Rome et à Milan.

Ses relations avec Saint Ambroise et les prières de sa mère amenèrent sa conversion qui fut complète et admirable. Après son retour en Afrique, il devint évêque d'Hippone.

Il devint le maître à penser de la pédagogie médiévale en laissant 93 ouvrages sans compter les liasses de lettres et les piles de sermons.

L'apport fondamental de Saint Augustin fut que l'homme devait s'approcher de la vérité avec foi, mais aussi avec l'intelligence.

Il mit au point, de 396 à 427, le "De doctrina christiana", vaste programme de christianisation de l'enseignement et de la culture classique.

Il présuppose donc le maintien de l'enseignement romain en lui ajoutant un apport fondamental : la Bible.

L'écriture sainte contient la plénitude de la science car "toute science apprise ailleurs, elle la condamne si elle est nuisible, elle la contient, si elle est utile."

Dans son livre "De l'ordre", il démontre que l'ordre est la loi de l'univers et que la conformité des êtres intelligents au principe régulateur de cet ordre constitue la discipline, qui embrasse à la fois l'éducation et l'instruction. ... Saint Augustin déclare que, si l'intelligence arrive à percevoir le fond identique des diverses sciences et à les réduire toutes à une certaine unité, elle s'élèvera jusqu'à Dieu. Ainsi Dieu reste le centre, la source de tout.

La distinction si répandue aujourd'hui entre l'intelligence et la foi est effacée, tout trouve son sens, sa vie, son but en Dieu.

Dans le "De doctrina christiana", Saint Augustin affirme que :

"Ceux qu'on appelle philosophes, et tout spécialement les platoniciens, s'ils ont émis par hasard des idées vraies et conformes à notre foi, il faut non seulement ne pas les craindre, mais les leur réclamer pour notre usage, comme à d'injustes possesseurs. Les Egyptiens, de fait, non seulement avaient des idoles et imposaient de lourdes charges que le peuple d'Israël devait abhorrer et fuir, mais ils possédaient encore des vases et des bijoux d'or et d'argent, ainsi que des vêtements.

Or, ce peuple, en quittant l'Egypte, s'appropriâ clandestinement ces richesses dans l'intention d'en faire un meilleur usage ...

Or, il en est de même pour toutes les doctrines païennes. Elles contiennent, certes, des fictions mensongères et superstitieuses ainsi qu'un lourd bagage de travaux superflus que chacun de nous, sortant sous la conduite du Christ de la société des Gentils, doit repousser et éviter avec horreur. Mais elles contiennent aussi les arts libéraux assez appropriés à l'usage du vrai, certains préceptes moraux fort utiles et, au sujet du culte du Dieu unique, des vérités qui sont comme leur or et comme leur argent. Les païens ne les ont pas inventées, mais ils les ont extraites, pour ainsi dire, de certains métaux fournis par la providence divine qui sont partout et dont ils abusent d'une manière injuste et perverse pour le service des démons."

"3. L'ENSEIGNEMENT ET L'EDUCATION A L'EPOQUE MEROVINGIENNE

Ve AU VIIIe s. APRES JESUS-CHRIST

Au Ve siècle, la montée en puissance des rois barbares ne se fait pas sans bouleversements pour les institutions et les hommes.

L'historien Guizot écrit :

"L'esprit humain, battu de la tourmente, se réfugia dans l'asile et des églises et des monastères; il embrassa en suppliant les autels pour vivre sous leur abri et à leur service jusqu'à ce que des temps meilleurs lui permirent de reparaître dans le monde et de respirer en plein air."

La vie monastique avait pris naissance en Orient et s'étendit à toute la chrétienté au Ve siècle. Ce fut grâce à ces monastères que nous ont été transmis les trésors de la littérature antique, profane et sacrée. Les invasions, la chute de l'empire romain avaient eu pour conséquence un chaos généralisé et une régression dans l'éducation avec un retour de l'apprentissage de la cruauté, de l'éducation guerrière, surtout en France du nord, domaine des Francs (du mot Frekhr : hardi – courageux).

Nous pouvons voir, dans cette période mérovingienne, comment une claire vision de l'enfant et une détermination à éduquer une génération à la lumière de l'Évangile peut faire basculer une culture ambiante, même si cela doit se faire à l'écart, dans ces abris que furent les monastères. Les années de formation dispensées dans ces "refuges", si elles ont, d'une certaine manière, "coupé du monde" les nombreux élèves, n'ont fait que mieux les préparer à être le sel et la lumière par la suite.

La conception actuelle, partagée par de nombreux chrétiens, comme quoi il nous faut être immédiatement mélangés au monde pour être les témoins, ne tient pas si l'on considère la Parole de Dieu : un Samuel a reçu son éducation dans le Temple, un Daniel à la synagogue, un Timothée dans sa famille, ou l'histoire elle-même : avant d'aller, il nous faut venir au Seigneur.

Les années de l'enfance, où tout se construit, sont propres à recevoir une imprégnation chrétienne; les mentalités se construisent, les fronts se durcissent et l'imprégnation de la Parole de Dieu et de l'exemple quotidien des maîtres laissent une trace indélébile, qui fera de ces enfants ces témoins efficaces, armés dans leur cœur et dans leur âme pour enfin ALLER.

L'époque mérovingienne nous démontre qu'une éducation à l'écart, avec la vision de former des disciples, à la fois dans leur caractère et dans leur développement intellectuel, a un impact phénoménal sur la culture ambiante.

Les écoles monastiques

Au Ve siècle, lorsque les écoles municipales disparurent, les moines restèrent les seuls dispensateurs de la science. L'un d'eux, Jean Cassien, écrit :

"La pureté du cœur est préférable à la science !"

Il forma, par ses écrits, tout le monde monastique et même laïc du Moyen-Âge. Son enseignement portait sur deux parties essentielles :

- la recherche de la vie spirituelle et ...
- la pratique de la morale quotidienne

Il mit au point une méthode, reposant sur l'Écriture Sainte, pour progresser dans la connaissance de Dieu, la "lectio divina". "Ruminer" la Parole, la méditer, produisit une imprégnation durable sur les cœurs et les mentalités. Ces centres d'enseignement que furent les monastères, prênaient une éducation à la vie spirituelle et mystique que l'Antiquité classique n'avait jamais connue. L'étude biblique ne débouchait pas sur l'exégèse ou la théologie, mais sur l'apprentissage du dialogue intérieur et la purification du cœur.

Le but de la pédagogie monastique était d'éveiller tout homme à sa vocation qui est de parler avec Dieu.

Les moines irlandais

A partir de 575, les moines irlandais débarquèrent avec Saint Colomban en Gaule du Nord pour évangéliser. Leur vision brûlante pour l'évangélisation était accompagnée d'une vision tout aussi brûlante pour la formation et la formation intellectuelle en particulier.

Chaque fois que, dans l'histoire, l'Eglise a investi dans ces deux axes, il y a eu un profond impact sur la culture, la société.

Mr E.H. Broadbent, auteur de "L'Eglise ignorée", donne de plus amples précisions :
"Ces moines irlandais avaient pour méthode de visiter un pays et d'y fonder, si possible, un village missionnaire. Ils élevaient au centre une modeste église de bois, autour de laquelle se groupaient des salles d'écoles et des cellules pour les moines; ceux-ci étant à la fois constructeurs, prédicateurs et instituteurs. S'il le fallait, on bâtissait autour de ce premier cercle des demeures pour les étudiants et leurs familles, mais bien souvent, la colonie s'étendait au-delà de ses premières limites.

Des groupes de douze moines, chacun sous la direction d'un abbé, s'en allaient pour ouvrir de nouveaux champs à l'Evangile; d'autres restaient comme maîtres d'école et, dès qu'ils avaient suffisamment acquis la langue du pays, ils traduisaient et copiaient des portions de l'Ecriture, ainsi que des cantiques, qu'ils enseignaient à leurs élèves.

Ces moines étaient libres de se marier ou non. Beaucoup restaient célibataires pour pouvoir mieux se consacrer à leur œuvre.

Lorsqu'il y avait quelques convertis, les missionnaires groupaient les plus capables d'entre les jeunes hommes, les initiaient à quelque travail manuel, leur enseignaient les langues et leur expliquaient la Bible. Ils les formaient de façon à ce qu'ils puissent un jour évangéliser leurs concitoyens.

Le baptême était différé jusqu'à ce que les néophytes fussent suffisamment instruits et eussent donné des preuves de la réalité de leur foi.

Les moines évitaient d'attaquer les croyances de ces peuples, estimant plus profitable de leur enseigner la vérité que de leur exposer leurs erreurs.

Ils acceptaient les Saintes Ecritures comme source de foi et de vie et prêchaient la justification par la foi ..."

Saint Benoît

Il avait écrit, en 525, une règle qui ne pénétra en Gaule qu'au cours de la deuxième moitié du VIIe siècle, où il proposait la création d'écoles du service du Seigneur. Les règles monastiques insistèrent sur le rôle pédagogique du père-abbé :

"Ecoute, mon fils, les préceptes du maître. Reçois volontiers l'avertissement d'un père plein de tendresse et accomplit-le efficacement ...

Il faut donc préparer nos cœurs et nos corps à combattre sous la sainte obéissance des divins commandements ...

Nous allons donc constituer une école où l'on apprenne le service du Seigneur."

Telles furent les premières lignes de la règle de Saint Benoît.

Voici le commentaire d'un historien, Michel Rouche, professeur d'université :

"Il est possible de "ruminer" les versets des Psaumes au cours de n'importe quel travail manuel, au pétrin comme au four. Une lente imprégnation se produit alors : les versets du psalmiste, tantôt détresse, tantôt chants de louange, ou parfois même appels à la vengeance, deviennent comme une seconde nature du moine. ...

Face au monde franc qui cultive la violence, le monde monastique répond par l'abandon et attend qu'une autre force l'aide."

Des monastères de refuge

Ce témoignage est extrêmement important et l'expression "seconde nature" interpelle : à la lumière de la Bible, nous savons que la Parole de Dieu ne revient jamais sans effet, qu'elle est utile pour instruire, corriger, qu'elle est Jésus, la Parole faite chair. En fait, cette importance donnée à la Parole, ce temps phénoménal passé avec elle, cette mémorisation systématique des 150 Psaumes, tout ceci fait grandir la nature de Christ Lui-même en chacun de Ses élèves. Cette "seconde nature" est en fait une nouvelle nature, l'imprégnation de Christ Lui-même.

Une certaine sœur Césarie écrit à Radegonde, fondatrice du monastère Sainte Croix, à Poitiers, vers 560 :

"Que toutes celles qui entrent, apprennent leurs lettres, toutes doivent savoir par cœur le psautier ... Lisez et écoutez ensemble les lectures divines parce qu'elles sont l'ornement de l'âme; faites de ces perles précieuses des boucles d'oreilles, des anneaux et des bracelets ..."

Radegonde devint l'épouse du roi Clotaire; elle avait reçu une culture suffisamment solide pour commenter des passages difficiles des Pères de l'Eglise.

Autre extrait des écrits de M. Rouche :

"... Du coup, la différence fondamentale entre l'école antique et l'école chrétienne apparaît nettement. Tandis que la première réservait sa sagesse à une élite et laissait mépriser le maître de l'école primaire, la seconde, en apportant une science et une doctrine de vie, grâce à un programme accessible à tous dès le niveau élémentaire, restaure le prestige du maître. La pédagogie médiévale qui vient de se fonder, vise des hommes vivant en communauté et non plus l'individu supérieur."

Tout ceci est en contraste avec une société romano-barbare qui n'avait pas de vision pour l'enfant. Le terme de "puer", utilisé en latin pour désigner l'enfant, était le même que l'on utilisait pour désigner l'esclave !

Les monastères furent ces refuges qui s'occupèrent des enfants et les enseignèrent à cause d'une vision biblique de l'enfant et de la prise au sérieux de ce commandement de Jésus : "Laissez venir à moi les petits enfants !"

Au siècle dernier, alors que les grandes lois sur la laïcité étaient adoptées en France, un professeur d'université Suisse, M. Vinet, déclarait :

"L'idée de former l'homme, l'homme tout entier, dans les écoles de la patrie, n'est pas encore venue à bien des gens. C'est que le respect de l'homme nous manque; et qui pourrait s'en étonner, lorsque toute idée élevée sur son origine et sa destination s'est peu à peu effacée dans la plupart des esprits ? ...

Aussi suis-je persuadé que si jamais cette importante réforme est opérée, qui doit faire des écoles une fabrique d'hommes, et de l'instruction un hommage à la dignité de notre nature, elle sera due à des hommes éclairés d'une autre lumière que celle que nous voyons briller en France, à des hommes que le respect des choses divines aura conduits au respect de l'humanité, et qui auront appris à reconnaître l'héritier du ciel dans le fils de la poussière."

Les enfants confiés à ces monastères bénéficiaient d'une situation privilégiée. Ils étaient très souvent "offerts" aux moines par les parents à la suite d'un vœu. Cela ne vous rappelle-t-il pas l'histoire d'Anne et de son fils Samuel ?

Les écoles presbytérales

Toutes les écoles n'étaient pas de type monastique; il existait également des écoles dites "presbytérales". A mesure que les écoles païennes disparaissaient, les écoles chrétiennes se multipliaient et l'Eglise, sans monopoliser l'enseignement, s'occupa d'en assurer le fonctionnement régulier.

Un concile tenu en Italie, en 443, ordonne aux prêtres de réunir à la maison presbytérale les jeunes garçons des environs et de les instruire.

Le concile de Vaison (529) recommande au clergé des paroisses de tenir des écoles selon la coutume suivie en Italie.

Dans chacun des types d'école, l'importance accordée à la mémorisation, héritage de la tradition antique est remarquable. Il n'y a pas de culture chrétienne sans accent mis sur la mémorisation. A méditer pour aujourd'hui !

Des hommes d'influence

Durant toute cette période mérovingienne, quatre hommes, dans la tradition de Saint Augustin, vont considérablement influencer la culture, l'éducation : en Italie, Boèce, Cassiodore et Grégoire le Grand; en Espagne, Isidore de Séville.

Boèce, Cassiodore et Isidore

Boèce (480 – 525 ap. J.-C.) devint le véritable maître de la philosophie et de la théologie du Haut Moyen-Âge jusqu'au XIIe siècle. Exerçant de hautes charges administratives sous le règne de Théodoric, roi des Ostrogoths, admirateur de la civilisation romaine et conscient du péril que courait la culture classique, Boèce voulut faire se rejoindre la foi et la raison.

Cette fameuse dichotomie entre les deux, qui commencera avec Thomas d'Aquin et arrivera jusqu'au divorce entre la théologie et la philosophie, n'était pas encore d'actualité.

De moindre envergure, Cassiodore (480 – 575 ap. J.-C.) essaya cependant de mettre au point toute une culture chrétienne. ...

Son encyclopédie constituait une véritable bibliographie analytique pour toutes les études. Cassiodore fut aussi directeur de l'atelier de copie des manuscrits, modèle du genre pour tous les monastères. Il employait des traducteurs, des copistes, des relieurs. La Bible, en particulier, devait être recopiée selon des méthodes draconiennes, pour éviter les fautes. ...

Ayant adapté les arts libéraux à l'étude de la Bible, Cassiodore fut le véritable guide littéraire et religieux des études au Moyen-Âge.

Elevé dans un monastère, évêque en 600, Isidore de Séville (570 – 636 ap. J.-C.) compila une vaste encyclopédie intitulée "Etymologie". Il cherchait par là à faire un abrégé des connaissances profanes encore accessibles, aussi bien que des connaissances sacrées, en les mettant au service de la science chrétienne. Son œuvre gagna rapidement la Gaule et l'Europe et eut un grand impact, surtout après sa mort : c'est la "renaissance isidorienne".

Les ravages faits par les Sarrasins, les incursions des Goths, la conduite de Charles Martel, qui s'appropriâ des biens de l'Eglise, firent disparaître en partie les écoles et le goût de l'instruction.

Un renouveau était nécessaire. Il aura lieu et atteindra son apogée sous Charlemagne.

Grégoire le Grand (540 – 604 ap. J.-C.)

Aristocrate romain, Grégoire transforma sa maison du Monte Caelio en un monastère; il invitait lui aussi des moines à s'adonner à la science religieuse. Grégoire était avant tout un mystique qui aspirait à la vision de Dieu. Il n'était pas question, pour lui, de "philosopher" sur la connaissance de Dieu, mais il mettait l'accent sur le progrès spirituel et intérieur.

Pour édifier ses contemporains, il vulgarisa les doctrines spirituelles et les écrits des Pères de l'Eglise. Il écrivit le "Liber Pastoralis", le manuel du parfait évêque, qui sera plus un pasteur, soucieux des âmes, qu'un théologien !

Extrait tiré de la "Lettre à Théodore, médecin de l'empereur" :

"J'ai quelques reproches à faire à la conduite de mon très glorieux fils, Monseigneur Théodore. Il a reçu de la sainte Trinité le don de l'intelligence, le don des richesses, le don de la miséricorde et de la charité. Mais cependant, il est interminablement prisonnier des affaires du siècle, il est assiégé de défilés continuels et il néglige de lire chaque jour les paroles de son Rédempteur.

Qu'est-ce que l'Écriture Sainte, sinon une sorte de lettre du Dieu Tout-Puissant à sa créature ? Certes, si votre glorieuse personne occupait un poste administratif et recevait une missive d'un empereur terrestre, elle n'aurait de repos, ne s'accorderait aucune trêve, aucun sommeil, avant de connaître ce que l'empereur terrestre écrit.

L'empereur du ciel, le maître des hommes et des anges t'envoie des écrits pour ta vie et cependant, mon cher, tu négliges de lire avec ardeur cette lettre. Etudie, je t'en prie, médite chaque jour les paroles de ton Créateur. Apprends à connaître le cœur de Dieu dans les paroles mêmes de Dieu. Ainsi ton esprit sera enflammé de désirs plus grands vers les joies célestes."

"4. L'ENSEIGNEMENT ET L'EDUCATION A L'EPOQUE CAROLINGIENNE VIIIe AU XIe SIECLE APRES JESUS-CHRIST

Après ces périodes troubles de déclin, un renouveau commence sous le règne de Pépin le Bref, mais c'est avec Charlemagne que nous assistons à une véritable renaissance des études qui ne sera pas sans implication dans tous les domaines. Il n'est pas parti de rien, parce que, comme nous l'avons vu, ses prédécesseurs mérovingiens avaient su créer de nouvelles écoles et proposer une nouvelle culture. L'héritage classique romain lui a été transmis, transformé par la nouvelle foi, car les penseurs du Moyen-Âge l'avaient compris, "... là où n'est pas le Christ, il n'y a pas d'humanisme."

Charlemagne regarde la science comme un moyen de combattre la barbarie. En agissant de concert avec l'Eglise pour répandre l'instruction, il obtient de magnifiques résultats. Les habiles conseillers dont il s'entoure lui proposent une société hiérarchisée selon trois ordres :

- celui des clercs
- celui des moines
- celui des laïcs

... chacun correspondant à un type d'enseignement et d'éducation différents.

L'un de ces conseillers, le moine anglais Alcuin, le plus proche, le plus influent, devient le véritable "instituteur de la France", par les nombreux disciples qu'il forme, par les manuels qu'il rédige et par son zèle à l'instruction.

Dans le Capitulaire de 789, figure un chapitre intégralement consacré à l'école :
"Que les prêtres attirent vers eux non seulement les enfants de condition servile, mais aussi les fils d'hommes libres. Nous voulons que les écoles soient créées pour apprendre à lire aux enfants. Dans tous les monastères et les évêchés, enseignez les psaumes, les notes, le chant, le comput, la grammaire et corrigez soigneusement les livres religieux, car souvent, alors que certains désirent bien prier Dieu, ils y arrivent mal à cause de l'imperfection et des fautes des livres. Ne permettez pas que vos enfants les détournent de leur sens, soit en les lisant, soit en écrivant. Mais, s'il est besoin de copier les Evangiles, le psautier ou le missel, que ce soient des hommes déjà mûrs qui les écrivent avec un grand soin."

Un Capitulaire de 804 fixe le programme des connaissances qu'on exige des clercs avant de les ordonner et exhorte les parents à envoyer leurs enfants à l'école.

Le Concile de Châlon, en 819, ordonne aux évêques d'établir "des écoles où l'on enseigne les lettres et les Saintes Ecritures, de telle sorte que les élèves méritent d'être appelés sel de la terre et résistent aux hérésies comme à l'Antéchrist."

Encore une fois, la nécessité d'apprendre et de connaître n'était pas un but en soi : en aucun cas, il s'agissait de connaître pour connaître, mais bien de mieux connaître Dieu, de mieux Le servir et d'être réellement le sel et la lumière.

La formation intellectuelle se mariait à une formation de la foi.

Ainsi, l'immense Empire carolingien se couvre d'écoles, dont des écoles cathédrales parmi lesquelles, les plus célèbres : Orléans, Lyon, Metz, Cologne, Aix-la-Chapelle, Reims. Sont également établies de très nombreuses écoles monastiques ainsi que des

écoles presbytérales qui se multiplièrent, au point que les localités les plus pauvres même en sont pourvues.

L'effort de création d'écoles rurales gratuites reprend les initiatives mérovingiennes, comme nous pouvons le constater, entre autres, par cet écrit de Théodulfe, évêque d'Orléans : "Que les prêtres aient des écoles dans les domaines agricoles et les gros bourgs ruraux, et si des fidèles veulent leur confier leurs petits enfants pour apprendre les lettres, qu'ils ne refusent pas de les recevoir et de les enseigner; qu'ils le fassent avec beaucoup d'amour ..., et qu'ils n'exigent aucun prix."

Ces conseils pédagogiques demandant de l'amour sont nécessaires à cause de l'excès de châtiments corporels.

Comme nous l'avons vu pour l'Antiquité et l'époque mérovingienne, la mémorisation a une grande place dans l'éducation à l'époque carolingienne.

"Savoir par coeur, c'est savoir !" "L'élève doit tout enregistrer dans sa mémoire ... Comme le jeune Musulman et le jeune Juif, l'écolier chrétien doit savoir par coeur les textes sacrés !" (P. Riché : Ecoles et enseignement dans le Haut Moyen-Âge)

L'attachement entre le maître et son disciple semble très fort : un maître demeure attentif aux besoins de son disciple et le disciple n'a que déférence et admiration pour celui qui lui a révélé sa personnalité et appris à accéder au savoir.

"L'homme a tout en lui, mais il ne s'en rend compte que si le maître fait jaillir en lui la lumière."

"Ainsi, la lumière de la science est naturelle à l'esprit humain, mais si l'effort assidu du maître ne la fait sortir, elle demeure cachée comme l'étincelle dans le caillou." (Alcuin)

La dette que la culture européenne doit aux scribes carolingiens est immense : sans eux, la connaissance des lettres antiques latines n'aurait pas été possible. L'impulsion donnée par le grand monarque ne fut jamais anéantie, malgré les incursions des Normands, des Sarrasins, les troubles du royaume qui suivirent sa mort. Petit à petit, la culture à dominante religieuse et liturgique d'Alcuin sera remplacée par une culture réhabilitant la culture profane aux dépens de la science chrétienne carolingienne. Cette culture profane aura tendance à être pratiquée pour elle-même, comme une voie d'accès à la sagesse. La littérature l'emportera même sur la théologie au XIe siècle. Cela n'empêchera pas les écoles restaurées et fondées par Charlemagne de jeter un vif éclat pendant deux siècles, éclat qui ne sera éclipsé que par l'apparition des universités.

"5. L'APOGEE DE L'ENSEIGNEMENT MEDIEVAL

XIe AU XIIIe SIECLE APRES JESUS-CHRIST : Création de l'université

Le renouveau qui amènera cette création de l'université est précédé d'un temps de crise intellectuelle qui affecte tous les foyers culturels de l'Occident et qui correspond à une période de transformations politiques et sociales.

Au XIe siècle, certains vont critiquer ouvertement une école trop ouverte aux sciences séculières.

Pierre Damien, professeur de rhétorique et avocat avant de devenir moine, fait le procès de l'école : "Si la philosophie avait été nécessaire au salut des hommes, il aurait envoyé des philosophes pour les convertir; or, Il a envoyé des pécheurs et des hommes simples."

Otton de Saint Emmeran dit, dans le même sens : "Je déclare savants ceux qui sont instruits dans les Saintes Ecritures plutôt que ceux qui sont instruits dans la dialectique ..."

Ainsi, le XI^e siècle est témoin de deux tendances opposées :

- l'une privilégie l'étude des sciences profanes et conduit au reniement de la doctrine biblique
- l'autre, rigoriste, refuse toute intervention des sciences profanes ("Ma grammaire, c'est le Christ !")

Une troisième s'ouvre pourtant, qui conduira à l'élaboration de la science de la théologie. Le moine lettré, puis abbé, Lefranc admet "qu'il n'y a aucun point de la religion qui ne réclame de nous un effort d'intelligence et que cet effort est particulièrement requis lorsque nous parlons de Dieu et que nous en entendons parler."

Un rôle est donc assigné à la raison pour les questions touchant à la foi et cela s'inscrit dans la tradition d'un Saint Augustin et, plus tard, d'un Pascal : la dialectique. La raison doit être les servantes de la foi.

La création de l'université

Michel Rouche fait remarquer que le triomphe simultané ou successif de ces trois solutions expliquera la réussite du XIII^e siècle : "A la question : pourquoi éduquer ? Le XIII^e siècle répond : pour que l'homme puisse offrir le monde en remerciement à Dieu."

Ce qui est remarquable de cette période (XI^e au XIII^e siècle) c'est une ivresse d'étude et de savoir sur tout le royaume de France, et tout spécialement à Paris. En même temps, l'approfondissement de la foi, apporté par la réforme grégorienne, a pour résultat des foules assoiffées de pureté : les mouvements des Vaudois et des Cathares sont significatifs.

L'usage du latin, langue universelle qui permet à n'importe quel professeur ou n'importe quel étudiant d'aller vivre partout en Europe, est un moyen extraordinaire de communication, d'échanges d'idées.

C'est dans ce contexte et cette époque qu'apparaît la création la plus neuve et la plus originale de ce long millénaire chrétien : l'université !

- Ecoles urbaines

Cette création de l'université est précédée d'un grand essor des écoles. Les écoles urbaines vont l'emporter sur les écoles monastiques qui, elles, reculent. Les moines préfèrent la conquête de la vie intérieure à celle du monde, le désert à la ville. C'est également le temps des "ermites" qui, sur les routes, prêchent le salut, la repentance, le renoncement aux richesses, la marche à la suite de Christ, dénonçant le culte des reliques, les grandes cérémonies, etc ...; leur renommée attirait les foules dans les forêts. Il est difficile de ne pas penser ici à ces héros de la foi dont parle Hébreux 11 : "... ils allèrent ça et là, ... dénués de tout, persécutés, maltraités, eux dont le monde n'était pas digne, errant dans les déserts et les montagnes, dans les cavernes et les antres de la terre. Tous ceux-là, à la foi desquels il a été rendu témoignage ..."

En parallèle avec cette tendance se développe une constellation d'écoles, en particulier autour de Paris : Tours, Angers, Chartres, Orléans, Reims, etc ...

- Universitas

Cette soif de savoir désintéressé, liée à un élan spirituel sans précédent, accompagné d'un important développement urbain, pousse les enseignants à se regrouper en association, en corps ..., comme les autres nations d'ailleurs. Les corps ont le monopole du métier et vont s'appeler "Universitas" (totalité), c'est-à-dire l'ensemble des membres exerçant l'activité en question. L'Université est donc un corps de métier comme un autre. Elle est née de cet esprit spontané d'association, tant à Paris qu'à Bologne, entre 1170 et 1200; les pouvoirs politiques et même religieux n'y sont pour rien.

L'Université de Paris, puis les autres, comprennent en général quatre facultés :

- la théologie
- le droit
- la médecine
- les arts (cette dernière, formée des lettres et des sciences)

Quelle que soit la faculté, l'intelligence n'est pas vue comme séparée de la foi; les études ont pour base les arts libéraux qu'on regarde comme autant d'échelons pour s'élever à la connaissance des choses divines dont la théologie est la clé.

Le rayonnement de l'Université de Paris est phénoménal et s'étend sur toute l'Europe, cette influence est due surtout à sa faculté de théologie. En tête des études de théologie figure la Bible.

Il faut dix ans pour la faculté des Arts, seize ans pour former un juriste ou un médecin et ... vingt-cinq ans pour former un théologien !

Toute la chrétienté intellectuelle se rencontre à Paris au XIII^e siècle. Paris crée d'autres universités par l'émigration de ses maîtres, elles imitent ses statuts. L'Université de Paris s'internationalise.

- Les maîtres à penser

Trois grands penseurs chrétiens, au XIII^e siècle, vont avoir une grande influence sur le monde intellectuel et éducatif :

- Albert le Grand (1193 - 1280) : il bâtit une vaste encyclopédie des sciences naturelles de l'époque et fait progresser la science en développant l'observation et l'expérimentation. Mais il distingue soigneusement ce que l'on sait de ce que l'on croit, séparant ainsi définitivement la Philosophie de la Théologie. Son élève le plus illustre est Thomas d'Aquin.

- Saint Bonaventure (1221 - 1274) : il se méfie de cette distinction. Pour lui, le seul bien est l'amour de Dieu. Il accepte toutes les opinions nouvelles, pourvu qu'elle concourent à ce bien suprême. Il se méfie de l'étude de la Philosophie seule, ce qui conduit au naturalisme, et il insiste sur la nécessité d'une illumination intérieure, chère à Saint Augustin, qui permet à l'âme de découvrir la trace de Dieu.

- Thomas d'Aquin (1227 - 1274) : il constitue une sorte de synthèse des deux précédents. Auteur d'innombrables ouvrages, prédit à une renommée universelle par son maître Albert le Grand, Thomas d'Aquin est considéré comme le plus grand philosophe et le plus grand théologien du Moyen-Âge. Sa philosophie est un gigantesque effort de l'esprit humain pour associer deux éléments différents : la philosophie humaine et la philosophie divine, Aristote et le Christianisme. Outre sa Somme Théologique, où il s'efforce de réduire l'antinomie entre la science antique et la révélation chrétienne, Thomas d'Aquin est l'auteur d'un écrit pédagogique intitulé De Magistro (au sujet du maître). Il y traite des questions fondamentales de l'enseignement, surtout du point de vue psychologique, et base ce travail sur les principes essentiels de sa philosophie. Il fait remarquer que, toute science ayant son origine en Dieu, il faut recourir souvent à la prière pour faire des progrès rapides.

Le risque de l'autonomie

A la fin de sa vie, Thomas d'Aquin déclara que ce qu'il avait écrit n'était qu'une paille face à la grandeur divine et que la foi d'une vieille femme lui permettait d'en savoir autant que lui sur Dieu. Pourtant, il semble avoir encouragé le principe d'autonomie de l'homme. Francis Schaeffer, philosophe chrétien contemporain, énonce que : "Dans la pensée de Thomas d'Aquin, si la volonté de l'homme est déçue, son intelligence ne l'est pas. Cette conception limitée de la chute, contraire à la Bible, est la cause de bien des difficultés. Ainsi, dans un domaine de la vie, celui de l'intelligence, l'homme est considéré

maintenant comme indépendant, autonome. Cette autonomie (loi à soi-même; l'homme étant la mesure de toute chose) est manifeste de plusieurs manières dans l'oeuvre de Thomas d'Aquin; elle permet, par exemple, le développement de la théologie naturelle, indépendamment de la révélation scripturaire. (La théologie naturelle étant la partie de la philosophie qui traite de l'existence de Dieu, de Ses attributs, en se fondant uniquement sur la raison et l'expérience sans le recours de la révélation). Il existe désormais un domaine où la pensée de l'homme est autonome."

Cette autonomie se renforcera jusqu'au divorce entre la théologie et la philosophie au "siècle des lumières", puis à l'évacuation de la Bible et de la pensée chrétienne dans les universités. C'est ainsi que, de nos universités françaises sont sorties des personnalités comme celles du dictateur de l'Albanie Hoxha, à l'époque, premier état athée du monde, Hi Chi Min au Vietnam, Polpot au Cambodge, Deng en Chine. Quel contraste avec les véhicules d'une culture et d'une mentalité chrétiennes qu'ont été les premières universités ! Ce n'est que la conséquence de ce que Luther avait déjà constaté au XVIe siècle : "Toute institution dans laquelle les hommes ne sont pas continuellement préoccupés de la Parole de Dieu est vouée à la corruption."

C'est ainsi qu'aujourd'hui, il y a une philosophie sans vérité, un art sans harmonie, une musique sans rythme, une médecine sans miséricorde, un droit et des lois sans justice, des gouvernements sans esprit de service, une architecture sans respect de l'humain et une théologie ... sans Dieu !

Ainsi, dès le XIIIe siècle, on voit apparaître l'émergence d'un esprit "laïc" qui considère l'éducation comme une arme politique, indépendante de la foi. Ceci aboutira à une crise profonde de l'enseignement médiéval, aux XVe et XVIe siècles. En même temps, l'autonomie des universités disparaît, l'influence de l'Etat est toujours plus grande. Un renouveau est encore nécessaire, il sera lancé par la Réforme.

"6. LA RÉFORME ET L'ÉDUCATION

L'historien Michelet, dans sa célèbre Histoire de France, écrit : "L'école, c'est le premier mot de la Réforme, le plus grand."

L'impact de la Réforme fut remarquable : sa persistance après des années de persécution et d'exil, son impact durable sur la société, s'expliquent en grande partie par les principes d'éducation protestante qui ont d'ailleurs inspiré le meilleur de notre pédagogie depuis quatre siècles.

Michelet continuait ainsi : "La Réforme écrit en tête de sa révolution ce devoir essentiel de l'autorité publique : enseignement universel, écoles de garçons et de filles, écoles libres et gratuites, où tous s'assoient, riches et pauvres."

Les Réformateurs voulaient la renaissance d'une conscience chrétienne. Pour fondement, ils lui donnèrent la Bible, traduite en langue vulgaire (= du peuple), et la doctrine de la justification par la foi. La Bible doit être à la portée de tous : l'instruction est donc nécessaire pour tous. L'éducation devient la grande affaire protestante.

Quelques événements majeurs concernant les grands pédagogues protestants :

- Martin Luther : "... Car c'est à cette école que doit être enseignée et préparée la jeunesse chrétienne, l'élite de notre peuple qui assure la continuité du monde chrétien.

Aussi, à mon sens, il n'est pas d'oeuvre plus digne du Pape et de l'Empereur qu'une bonne réforme des Universités; il n'existe, par contre, rien de plus pernicieux, ni de plus diabolique que les Universités non réformées ..."

"Avant toute chose, il faudra que, dans les écoles supérieures et élémentaires, l'enseignement essentiel le plus répandu soit l'Ecriture Sainte."

En 1530, il écrit : "... Je parle ici d'écoles dans lesquelles on élève les enfants dans les arts, la bonne conduite et le véritable service de Dieu; des écoles où ils apprennent à connaître Dieu et Sa Parole et deviennent, par la suite, des gens aptes à gouverner des églises, des pays et des gens, des maisons, des enfants et des domestiques. Car on n'envoie pas des enfants à l'école afin qu'ils apprennent des choses immorales, légères, inutiles et sans consistance, mais afin qu'ils s'initient aux choses honorables, sérieuses, utiles, morales, chrétiennes, et, à ce propos, on peut aussi remarquer entre autres choses (si l'on ne savait pas que cela appartient à sa nature) que le diable et le monde méprisent une telle oeuvre, la combattent, si opposent, et y font obstacle avec une telle ardeur, qu'on doit nécessairement comprendre que c'est une oeuvre divine, cette oeuvre à laquelle le diable et le monde sont si violemment hostiles."

Aux parents, il déclare : "... Car, dans la mesure où cela dépend de toi, tu enlèves à Dieu un ange, un serviteur, un roi et un prince dans son Royaume, un sauveur et un consolateur des hommes dans leur corps et leur âme, leur bien et leur honneur, un capitaine et un chevalier contre le diable et ainsi tu cèdes la place au diable et tu favorises son règne ..."

Nous voyons ici que Luther veut des écoles chrétiennes non pour seulement "protéger du monde", mais pour former et lever une armée pour Dieu !

L'école chrétienne naît non d'une crainte, mais d'une vision de conquête du pays pour l'Evangile.

- Mélanchton, qu'on appellera l'instituteur de l'Allemagne, aidera Luther à créer de nombreuses écoles. Il écrit : "... Il faut apprendre dès sa jeunesse et ces gens instruits sont nécessaires, non seulement pour l'Eglise, mais aussi pour le service civil. C'est pourquoi les parents doivent envoyer leurs enfants à l'école pour l'amour de Dieu et les préparer pour le Seigneur, afin qu'Il puisse s'en servir pour l'utilité d'autrui."

- Mathurin Cordier fait partie des nombreux professeurs parmi lesquels circulent les écrits de Luther; nombreux seront touchés par l'Evangile (N.B.: les Réformateurs français étaient tous des enseignants !). Ils constatent l'état de la France et de Paris en particulier : éclatement des familles, corruption des moeurs, échec scolaire. Quelle cause ce pédagogue voit-il à cela : "... La seconde cause vient de ce que, dans les collèges de cette ville, le Christ est si négligé, la parole divine si peu considérée, que l'on en fait peine mention ..."

Passionné par les enfants, Mathurin Cordier renoncera aux honneurs d'une chaire à l'Université pour enseigner aux petits. Dans une de ses classes, un petit garçon reconnaîtra plus tard combien il était redevable à son maître : il s'appelait Jean Calvin ! N'y a-t-il pas, aujourd'hui, beaucoup de "petits Calvin" qui attendent, eux, des "Mathurin Cordier", des hommes et des femmes de vision, déterminés à former une génération pour le Roi. "Mon oeuvre est pour le Roi" a dit le psalmiste ...; et la nôtre ?

- Jean Calvin : ce disciple qu'était Calvin dépassa son maître. Son désir de former des pasteurs était grand, mais il voulait également donner à la cité et au gouvernement des hommes cultivés. Il écrivit : "Et les écoles ne sont pas seulement pour les semences des

églises, mais là on y dresse les esprits à quelque manière de vivre que ce soit. Même les écoles sont les fontaines d'humanité en toute vie, et si elles sont méprisées, il faut, nécessairement, que plusieurs ténèbres s'ensuivent, confusion de religion, superstition, destruction des lois, lettres et arts, oubli d'antiquités et des histoires ou humanité en moeurs, finalement une barbarie infinie en toutes les parties de la vie. A cause de cela, tous les sages gouverneurs ont jugé l'établissement des écoles être principalement utile à la chose publique et celles qui sont bien ordonnées sont la principale décoration et l'ornement des cités. Combien donc, à plus forte raison, doit-on maintenir les écoles en l'Eglise ! Là est gardée la doctrine de l'Evangile et toutes bonnes sciences utiles, tant pour expliquer la doctrine céleste, que pour gouverner les autres choses qui concernent la vie de l'homme. Et, en ceci, nous devons être motivés par la coutume de l'Eglise en tout temps, car l'Eglise n'a jamais fleuri sans écoles." (Opera Calvini, t.V)

L'impact des "petites écoles", des collèges et des académies sera considérable, en particulier les Académies de Saumur, renommée pour la qualité de son enseignement, et de Strasbourg, dont le rayonnement toucha toute l'Europe. Ce dernier modèle fut celui qui inspira Calvin lors de la création de son académie, à Genève. Là où il y avait une église, il y avait une école.

En 1562, il devait y avoir 2'000 "petites écoles", sans compter les collèges et les Académies, au nombre d'une trentaine. En 1547, à la mort de François 1er, les protestants formaient la sixième partie du Royaume. En 1561, les protestants forment entre 30 et 50% de la population, selon les sources catholiques ou protestantes ... Le cardinal de Sainte-Croix s'adressa ainsi au Pape : Plus de la moitié du royaume est huguenote !"

Les matières enseignées dans les collèges et les Académies sont la rhétorique, la théologie, la philosophie, le grec, l'hébreu, la médecine, le droit.

L'Académie fondée par Calvin en 1559, à Genève, sert de modèle à toutes les universités. C'est un centre d'éducation à l'éclat extraordinaire : par milliers, des hommes de toutes conditions et de toutes nations accourent dans la capitale calviniste, y forment leur caractère et leur personnalité.

"Envoyez-moi du bois et je vous renverrai des flèches" dit Calvin aux pasteurs de France. Les jeunes formés dans de telles académies en repartent prêts à braver tous les périls pour enfanter partout des âmes à la vie spirituelle, morale, sociale, faire des consciences libres et poser les assises du monde moderne.

Des principes nouveaux :

- l'enfant appartient à la famille : principe fondamental, en opposition avec ceux qui proclament, à l'époque, que l'enfant appartient à l'Eglise, ou avec ceux qui, plus tard, diront que l'enfant appartient à l'Etat.

Cela implique une instruction des femmes !

"On ne saurait rendre un plus grand service à la société que de travailler à former une bonne mère."

- la science qu'on enseigne est une préparation pour la vie : avant, étaient utilisées des méthodes scolastiques et dialectiques arides, réservées à une seule classe privilégiée, pas très étendue; désormais, il s'agit d'une éducation vivante et humaine pour tous.
"Instruire un homme, ce n'est pas garnir un cerveau, c'est enseigner à vivre !"

- la piété lettrée : c'est ... l'union indissoluble de l'éducation et de l'instruction, de l'instruction et de l'éducation. Pas l'une sans l'autre, mais l'une et l'autre. Il ne s'agit pas d'abord de faire des savants, mais de forger des hommes, de former des caractères. Peu importe, après tout la vaste érudition de l'esprit si l'âme reste vide."
"Que servirait-il à un homme de gagner le monde entier s'il perd son âme ?!"

Le meilleur moyen d'unir l'éducation à l'instruction, c'est de les mettre l'une et l'autre sous l'autorité et la dépendance de la Parole de Dieu : ainsi, l'âme est nourrie en même temps que l'esprit; l'un et l'autre, abreuvés aux sources mêmes de la vérité, contribuent alors à la formation de ces personnalités fortes, intelligences lumineuses, consciences incorruptibles, coeurs purs, qu'Edgar Quinet pouvait justement qualifier de "Caractères de granit".

Le temps des oppositions

Toutes ces écoles protestantes doivent faire face à des vagues de persécution. Louis XIV, en interdisant aux maîtres protestants de faire répéter le catéchisme et en limitant leur enseignement à la lecture, l'écriture et l'arithmétique, institue ainsi, pour les protestants, l'instruction laïque.

D'autres restrictions, privant les maîtres protestants de la possibilité de recevoir un salaire, par exemple, amenèrent la communauté protestante face au choix : soit leurs enfants passaient par l'école catholique, soit ils restaient sans instruction.

"Maîtres et pasteurs se transformèrent alors en colporteurs. Ils allaient de maison en maison, de village en village, faire l'école, instruire à domicile. A cette époque les réformés donnèrent un nom singulier à leurs écoles : écoles buissonnières ! Pour échapper à la juridiction des évêques, les écoles protestantes devaient se cacher dans des lieux écartés, loin des yeux de l'autorité, dans des faubourgs et jusque dans la campagne.

L'apparition de l'école protestante suscita beaucoup de haine. Par exemple, entre 1528 et 1572, sur 82 maîtres dénombrés, 31 sont mis à mort, 3 sont emprisonnés et 13 connaissent toute sorte d'ennuis.

La Révocation de l'Edit de Nantes met un coup d'arrêt à toute cette expérience pédagogique réformée qui aura eu le temps cependant d'influencer à long terme le monde éducatif. A la fin du XVII^e siècle, l'Europe du nord se trouve plus instruite que celle du sud, contrairement au Moyen-Âge, et ceci parce que la Réforme s'accompagnait partout de la volonté de donner à chacun la possibilité de lire la Bible, ce qui aboutit à une proportion importante de "lisants" et aussi, très souvent, d'écrivains. Cette avancée culturelle s'accompagnait d'une avancée économique, en Suisse, par exemple, dans les cantons protestants. L'exode des huguenots de France, et donc de lettrés, d'industriels et de savants, appauvrit le pays, qui mettra longtemps à rattraper les autres pays, et enrichit toutes les nations où ils trouvèrent refuge.

La pédagogie protestante découle simplement de l'entière nouveauté de ces axiomes : Sola scriptura, Sola gratia, Sola fide. Il est des "retours en arrière" qui sont de véritables pas en avant ! Et aujourd'hui ?

"7. AUTRES COURANTS PÉDAGOGIQUES AUX XVI^e ET XVII^e SIÈCLES

Les ordres catholiques impliqués dans l'enseignement

Il est impossible de limiter "les marques de Dieu" dans l'éducation au seul courant protestant. Les Jésuites, dès 1560, accomplissent une oeuvre semblable à celle des protestants, s'inspirant du modèle des "Frères de la Vie commune", qui avaient révolutionné la pédagogie en séparant les écoliers en huit classes, prodiguant chacune un programme différent qui obéit à une progression des élèves dans l'apprentissage du savoir. Le but de cette "Compagnie de Jésus", fondée en 1574, à Paris, par Ignace de Loyola (1491 - 1556), est de prêcher, de confesser, de se consacrer à l'éducation de la jeunesse catholique suivant les principes de la foi et les règles de l'ordre, enfin, de diriger des collèges et des séminaires. Dans de nombreux cas, malheureusement, les établissements catholiques s'appliquent à saper très tôt l'influence des établissements réformés, n'hésitant pas à se servir du bras séculier.

Le XVII^e siècle est témoin de deux courants pédagogiques principalement :

- le courant catholique, avec les Jésuites, les oratoriens, les oeuvres de St Vincent de Paul, l'enseignement des filles avec Mme de Maintenon, Jean-Baptiste de La Salle, grande figure de l'histoire de l'enseignement chrétien, et l'influence de la pensée de Descartes sur la pédagogie.
- le courant protestant, que l'on trouvera non pas tellement en France, vu les persécutions et les interdictions royales, mais ailleurs en Europe. C'est le siècle de Comenius, ce "Galilée de l'éducation", évêque de la communauté des Frères moraves, de Bacon, de Locke et de Francke. Nous relevons l'importance de la pensée piétiste et son impact sur la pédagogie.

Alors que la Contre-Réforme catholique s'implante un peu partout, les missionnaires de l'époque de Louis XIII, tels Vincent de Paul ou Jean Eudes, découvrent la prodigieuse ignorance des campagnes. L'amour du prochain commande d'aider les plus démunis en leur donnant, dans la mesure du possible, un modeste bagage scolaire : c'est la raison pour laquelle prêtres, religieux et pieux laïcs, accueillent et font accueillir gratuitement les pauvres dans les écoles, par leurs legs et fondations. La compassion motivait toutes les actions d'un Vincent de Paul. Ainsi, dans l'histoire de l'éducation, les barrières dénominationnelles ou confessionnelles tombent lorsque c'est véritablement l'amour de Dieu et des enfants qui motive l'enseignement.

Fénelon (1651 - 1715), lui aussi, s'est intéressé à l'éducation, lui mettant comme fondement l'Évangile.

Jean-Baptiste de La Salle (1651 - 1719) : né à Reims, il ouvre, en 1679, des écoles populaires. Il vend tous ses biens, distribue l'argent aux pauvres, se met à la tête de ses Frères. Ils rencontrent beaucoup d'opposition : calomniés, persécutés, chassés, abandonnés par des disciples, ils n'en deviennent que plus zélés "pour donner leurs services gratuits et charitables à la jeunesse la plus misérable et la plus abandonnée." A sa mort, l'Institut compte 274 religieux qui dirigent 27 écoles, s'occupant de 9'885 enfants. à la Révolution, les Frères dirigent 116 écoles avec 36'000 élèves et en 1902, 2'003 écoles avec 322'000 enfants ! Ecoles primaires gratuites que l'on cherche à rendre obligatoires, séminaires de maîtres d'écoles, véritables "Ecoles normales", écoles dominicales pour donner aux jeunes des leçons approfondies sur leurs métiers, tout ceci est le fruit d'une vision extraordinaire pour les enfants, d'une détermination exceptionnelle et de beaucoup de foi.

L'Écriture est la règle ultime de la vie de Jean-Baptiste de La Salle et de la vie des Frères. Pour eux, la conversion est l'étape préliminaire : "La foi est le fondement de l'espérance en ce qu'elle est d'abord conversion; et le ministère des Frères doit viser cette conversion

de leurs disciples à la foi." Des enfants transformés : si la foi est conversion, elle est aussi, dès le principe, connaissance. Par cette connaissance de la foi, l'esprit humain accède à un ordre de vérités que la raison seule ne peut atteindre ... Pour Jean-Baptiste de La Salle, contrairement à ce que disaient de nombreux Jésuites, la foi n'est pas un assentiment à des vérités. Elle est rencontre d'un Dieu personnel qui s'engage dans l'histoire. La foi est réponse d'adhésion à une personne et cette réponse engage toute la personne.

Jean Amos Comenius (1592 - 1670) : né en Bohême (ancienne Tchécoslovaquie), il grandit dans le mouvement des Frères moraves. Il n'aime pas l'école. En 1614, après l'Université, il devient enseignant à l'école morave de Prerau : là, il introduit des méthodes d'enseignement qui vont changer le monde ! Ce que propose Comenius dans sa quête de connaissance, c'est sa confiance en ce que, puisque toutes choses ont été faites par Christ et pour Lui, Christ peut être vu en toutes choses. La nature est "le second livre de Dieu". Il donnera naissance à l'éducation moderne. En 1618, il est pasteur d'une congrégation morave, à Eulnek, qui possède, bien sûr, une école. Arrive la Guerre de Trente ans, avec, en 1620, la fameuse bataille de la montagne blanche : la Moravie tombe aux mains des catholiques; Comenius perd sa femme, son enfant, son école, sa bibliothèque, plusieurs de ses manuscrits ..., la population perd deux millions d'habitants ... Il doit s'exiler ... et restera réfugié toute sa vie. Pourtant il ne se décourage jamais et reste déterminé à voir le monde illuminé par la Gloire du Seigneur : il commence à voir ceci possible au travers de l'éducation.

Une semence cachée : alors qu'il quitte la Moravie avec un petit groupe d'exilés, Comenius donne une prophétie assez remarquable : "Dieu préservera une semence cachée qui grandira et portera du fruit dans 100 ans."

Jean Huss (1369 - 1415), qui fut le Père spirituel de la Réforme et le premier du mouvement morave, avait le premier prophétisé concernant cette semence cachée, avant d'être brûlé au bûcher pour ses protestations contre la tyrannie de l'église catholique. Cette prophétie est restée gravée dans le cœur des Moraves pendant 200 ans et Comenius déclare que, dans un siècle, elle s'accomplira. Cela le conduira à adopter une stratégie. Les Moraves, en tant que peuple habitué à se sacrifier, se sentent honorés d'avoir la possibilité de préparer le chemin de la génération future. Un jour, des milliers d'enfants bénéficieront de ses plans !

L'accomplissement morave : cent ans plus tard, le comte Ludwig von Zinzendorf, ancien élève d'une des écoles piétistes de Francke, en Allemagne, permet à quelques réfugiés moraves, du mouvement que Comenius avait aidé à préserver, de s'installer sur ses terres. Il tombe sur les écrits de Comenius et s'étonne de voir comment ceux-ci répondent à ses aspirations. Il lit ensuite une liste des disciplines instituées par Comenius pour gouverner la communauté, un siècle plus tôt, qui se trouve être le pendant exact à des règles qu'il venait d'établir pour les réfugiés moraves, juste quelques jours auparavant. Il comprend que, derrière tout ceci, il s'agit d'un peuple ayant une destinée divine.

Cette communauté morave s'était établie à Herrnhut en 1721, et la Pentecôte morave a lieu en août 1727. Après un siècle, la semence a amené la vie, et l'un des plus grands mouvements chrétiens de tous les temps commence.

Une influence internationale : selon Comenius, la guerre est due en partie à l'ignorance. La connaissance du Prince de Paix amènera la Paix. Pour cela, il travaille à offrir un excellent programme, pour tous les enfants, et à développer des méthodes d'éducation qui ne consistent pas seulement à transmettre des connaissances, mais à transmettre l'amour de la connaissance. En 1632, il est nommé évêque pour la communauté des

Frères. Alors que ses travaux sont publiés, il devient renommé et ses traités sont même traduits par les Musulmans en arabe, turc, persan et ... mongol ! Ainsi, l'Évangile est semé dans les nations.

En 1641, Comenius est invité en Angleterre où on le persuade de commencer un collège "pansophique"; la sagesse de Dieu règne sur toute chose et que toutes choses sont connectées en Lui dans le cercle de cette connaissance. Il a la vision que des éducateurs de toute la planète pourraient y venir pour démontrer qu'il y a une unité de la connaissance à cause de Christ. Cela permettrait à l'Évangile de se répandre dans toutes les nations ..., mais la guerre civile déclenchée en Angleterre anéantit ses projets.

Il part alors en Suède où il a un impact majeur sur le système éducatif.

En 1643, il retourne à Lissa, en Pologne.

On le demande comme premier recteur de la nouvelle Université de Harvard, près de Boston : il refuse.

En 1656, la guerre éclate avec les Polonais catholiques qui battent les Suédois luthériens qui occupaient la Pologne.

Il déménage en Hollande, où il finit ses jours, ayant à nouveau perdu ses livres et manuscrits non publiés.

En dépit de toutes ces tragédies, de toute cette opposition, il produit 90 livres pour la publication ! ses travaux ont incontestablement contribué à l'histoire moderne.

Des principes novateurs : Comenius croit que l'éducation est du ressort de l'Église qui est appelée à être la lumière du monde. Il interprète la lumière comme étant la véritable connaissance et il croit que la véritable connaissance amène toujours à Christ, qui est la raison de toutes choses. Voici, pour terminer, quelques unes de ses idées révolutionnaires en matière d'éducation :

1. Il a été l'un des premiers à proposer une éducation pour les femmes et les enfants de toutes les classes du peuple.
2. Il a promu un programme scolaire très varié, comprenant l'histoire, la géographie, les sciences, la musique, le chant, le théâtre, l'instruction civique, les travaux manuels.
3. Il enseignait que tout, dans la nature, révélait Christ, et que la vraie science devrait toujours amener à une meilleure connaissance du Créateur.
4. Il croyait que l'enfant apprenait plus en voyant, touchant, manipulant, maniant et sentant, que seulement en écoutant.
5. Il enseignait que l'environnement scolaire était crucial et que les classes devaient être accueillantes et agréables.
6. Il y avait quelques illustrations dans les livres, au XVIIe siècle, mais il a créé une encyclopédie pour enfants avec des images, appelée Orbvis Dictus, croyant qu'une image pouvait remplacer bien des mots.
7. Selon lui, les écoles devaient être ces "heureux ateliers de l'humanité" et "une imitation du paradis".
8. Il préconisait de larges périodes de jeux et encourageait les professeurs à y participer.
9. Il enseignait que l'éducation n'était pas seulement l'acquisition de faits et de connaissances, mais le développement de la Sagesse.
10. Il croyait que 4 heures par jour étaient suffisantes pour l'école et que chaque journée devait combiner à la fois l'amusement et les tâches domestiques.
11. Il pensait qu'un travail à la maison mal fait, c'était pire que de ne pas avoir fait de travail du tout. Il était opposé aux devoirs à la maison, parce qu'il pensait que le temps qu'un enfant passe à la maison doit l'être avec ses parents.
12. Il enseignait que les enfants devaient apprendre en faisant, et en enseignant les autres. Parfois, l'enfant le plus âgé et le plus avancé était sollicité pour instruire le plus jeune.
13. Les enfants de son école étaient occasionnellement sollicités pour produire des pièces de théâtre en rapport avec ce qu'ils avaient appris.

14. Il écrivait que l'éducation devait être "au printemps de la vie et printemps de la journée" (matin).
15. Il prévenait : "N'enseignez rien qui ne soit d'une utilité évidente pour cette vie ou la vie éternelle."
16. Comenius enseignait que chaque école devait produire et former ses propres enseignants par le système de l'apprentissage "maître/disciples".
17. Il enseignait que les enseignants étaient les instruments de la grâce divine, avec un appel élevé, tout en dénonçant l'arrogance professionnelle. "Laissez votre appel céleste et la confiance des parents qui vous confient ce qu'ils ont de plus cher vous consumer."
18. Les qualités qu'il demandait à ses professeurs incluaient la piété, la diligence, la douceur paternelle, le rapport des enfants, la grâce d'accepter de fréquentes inspections, et "l'enthousiasme d'un mineur qui tremble d'excitation quand il découvre un filon d'or."

Francke (1663 - 1727) : il est l'un des illustres pédagogues, avec Flattich et Oberlin, à s'inscrire dans le mouvement piétiste. Le piétisme, en ramenant le Christianisme à ses sources vives, invite ses adeptes à redécouvrir la foi intérieure, l'anéantissement de soi-même, et à passer aussi à l'action, car l'amour appelle l'action.

Spener, né en 1635 en Alsace, l'initiateur du piétisme, prêche l'amour pour tous les hommes; lui et ses disciples comprennent que, pour aimer le peuple, il ne suffit pas de s'apitoyer sur ses misères, mais qu'il s'agit de l'instruire et de l'éduquer.

Le Home : Francke fonde les vastes établissements de Halle qui, à sa mort, abritent 134 orphelins dont s'occupent 10 personnes. 2'200 enfants et jeunes hommes reçoivent l'instruction, la plupart gratuitement, dans diverses écoles, par 175 maîtres. En outre, il y a une imprimerie, une librairie, une bibliothèque, un dispensaire, un hôpital, un séminaire de formation des maîtres sur 3 ans, une pharmacie et d'autres institutions encore ! Zinzendorf fréquente l'une de ces écoles entend des récits de missionnaires souvent hébergés là. Ces premières impressions porteront du fruit dans sa vie, plus tard, comme nous l'avons vu.

Enseignement pratique : nées sous la seule impulsion de la foi et de l'amour, ces écoles de Halle sont surtout destinées à former de bons ouvriers, d'honnêtes artisans. On y donne un enseignement professionnel en même temps qu'une instruction primaire. C'est le berceau des "Realschulen" dont le nombre ira toujours croissant en Allemagne. A l'époque, la religion était devenue très intellectuelle : on n'y trouve rien pour le cœur. Francke et Spener y introduisent la "piété" : "un grain de foi vaut mieux qu'un quintal de connaissances historiques, et une goutte de charité qu'un océan de science."

Au sommet de tout le système pédagogique de Francke se trouve donc la connaissance vivante de Dieu et la pratique du Christianisme. Partout, les écoles professionnelles vont se multiplier - les pasteurs piétistes se mettent à remplir les fonctions d'instituteurs qu'ils considèrent comme le complément indispensable de leurs devoirs ecclésiastiques.

"8. LES XVIIIe ET XIXe SIÈCLES

Une école nationale

Durant cette période, les catholiques vont développer ce qui existait déjà; en particulier, la croissance des "Frères des écoles chrétiennes" est remarquable. Les protestants, en

dehors de la France, où ils n'avaient pas de liberté, sont représentés par deux pédagogues influents : Pestalozzi et Oberlin.

Mais c'est aussi durant ce siècle que germe une autre philosophie de l'éducation, qui va rejeter le Christianisme en proclamant que l'homme est bon naturellement. Nous reconnaissons ici un Rousseau, qui va faire de l'éducation non plus l'affaire de la famille ou de l'Eglise, mais de l'Etat ! L'éducation consistera à former des citoyens, ce qui sera tout à fait nouveau parce que, jusque là, on ne faisait pas de différence entre former un homme et former un chrétien !

Diderot affirme . "L'esprit du clergé catholique, qui s'est emparé de tout temps de l'instruction publique, est entièrement opposé aux projets de la lumière et de la raison." Le but poursuivi par Voltaire, Diderot et leurs amis, est de substituer au règne de Dieu le règne de la raison. Le progrès, disent les auteurs de l'Encyclopédie, c'est que l'homme est le maître absolu de sa destinée. Ils nient le surnaturel parce qu'en contradiction avec le rationalisme si bien mis en valeur par Descartes.

L'idée grandit que l'instruction doit être l'oeuvre du Gouvernement. La fondation de l'Ecole Militaire fournit l'occasion d'appliquer un plan d'éducation nationale.

Rousseau (1712 - 1778) : reniant tour à tour le protestantisme et le catholicisme, avant d'adopter le déisme des philosophes, il a composé de magnifiques appels à la conscience et parlé souvent de vertus, mais sa conduite fut loin d'être toujours conforme à ses maximes, confiant même ses propres enfants à l'orphelinat !, pour avoir la liberté d'écrire, et d'écrire en particulier le fameux traité sur l'éducation : L'Emile !

Pour lui, l'éducation des filles est une hérésie ! "Une femme instruite est le fléau de son mari, de ses enfants, de sa famille, de ses serviteurs !"

Les applications révolutionnaires : la Révolution, aboutissement des courants d'idées tels que celui de Rousseau, influença énormément toute la conception de l'éducation, et ce, jusqu'à nos jours. Après avoir supprimé le principe des dîmes, principales ressources des écoles et collèges catholiques, le 4 août 1789, après avoir mis en vente et confisqué tous les biens des collèges et des écoles en 1793, puis supprimé les collèges, les facultés de théologie et de droit le 15 septembre 1793, les révolutionnaires organisèrent les écoles primaires.

Saint-Just déclara : "Que les premiers mots que les mères font balbutier à leurs enfants soient ceux de liberté et d'égalité ... Aussitôt qu'il marchera, qu'il soit placé dans les écoles publiques; on lui apprendra, avec l'ABC, la Constitution. Ce sera son premier catéchisme."

Mais la convention proclamera la liberté de l'enseignement. Malgré cet échec complet de l'oeuvre de la Révolution, deux idées vont être adoptées, dont les conséquences seront incalculables :

- la première est que l'enfant appartient à l'Etat.
- la seconde est que la science suffit à elle seule pour former l'homme.

Rousseau avait déjà frayé la voie ...

Après les chocs de la Révolution, qui n'a pas seulement apporté des choses négatives (la liberté de conscience et de culte pour les protestants n'est pas un détail !), l'école est réorganisée, mais avec une mainmise de l'Etat.

Le XIXe siècle verra cette mainmise augmenter encore et être renforcée par les théories du philosophe allemand Hegel qui ont pénétré la France, à savoir le concept de "l'Etat sauveur" ... "l'Etat qui pourvoit", etc ... Ce siècle est celui des grandes lois scolaires en France; on assiste à un immense développement des oeuvres scolaires, des écoles normales pour la formation des maîtres, au perfectionnement des méthodes d'enseignement, au développement de l'enseignement manuel et technique, à la gratuité de l'école, à l'obligation scolaire, à la neutralité scolaire.

Vers une éducation pour tous : trois étapes marquent la législation de l'enseignement primaire; ces trois textes de loi insistent sur la nécessité de rendre l'éducation accessible à tous.

L'introduction de la laïcité : une séparation entre les idéaux moraux et leurs fondements religieux se fait de plus en plus évidente. Jules Ferry exhorte les instituteurs : "Autant il doit se garder d'ouvrir son école à l'esprit de secte ou de parti, et de nourrir les enfants dans des doctrines religieuses et politiques qui les mettent, pour ainsi dire, en révolte contre l'autorité des conseils domestiques, autant il doit s'élever au-dessus des querelles passagères qui agitent la société, pour s'appliquer sans cesse à propager, à affermir ces principes impérissables de morale et de raison, sans lesquels l'ordre universel est en péril, et à jeter profondément dans de jeunes coeurs ces semences de vertu et d'honneur que l'âge et les passions n'étoufferont point."

C'est l'origine de la laïcité : on supprime l'instruction religieuse pour éviter les controverses ..., mettant à la place l'instruction morale et civique.

L'éducation nationale est désormais laïque.

La réponse de Ferry à Jaurès qui le questionnait sur ses ambitions, mérite qu'on s'y arrête : "Organiser l'humanité sans dieu et sans roi !"

La pensée dualiste : tout ceci se développe dans le cadre de cette pensée dualiste qui sépare le monde "sacré", lieu de l'église et de son enseignement, du monde "profane", qui concerne tout le reste de la vie, les domaines du politique, de l'économique, de la formation scolaire et universitaire, etc ...

C'est ainsi que la dimension de la foi est reléguée dans le domaine strictement privé : l'éducation scolaire est abandonnée au domaine "séculier", séparée de l'éducation "spirituelle" et, du coup, l'impact du Christianisme sur la culture et sur la société s'éteint progressivement : la vie est divisée en compartiments étanches.

Ce fut pourtant la dynamique de la foi qui suscita la plupart des écoles dans l'histoire, qui engendra l'immense effort pédagogique de la Réforme, qui donna naissance à ces écoles gratuites et même obligatoires dans certains cas, dès le XVIe siècle, bien avant les lois dont nous venons de parler !

"En Lui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance."

Colossiens 2:3

Johann Pestalozzi (1746 - 1828) : né à Zurich, il est affermi dans son idée d'être instituteur par la lecture de L'Emile de Rousseau qui fait sur lui une impression profonde. Il dirige, à Neuhof, en Suisse, une ferme-école qui a été transformée en asile pour les enfants pauvres.

Les résultats ne répondent pas à son attente et, en 1790, l'asile est fermé.

En 1798, il est à nouveau à la tête d'un établissement d'enseignement. Pestalozzi recueille 80 orphelins, à Stans.

En 1805, il se fixe à Yverdon, sur le lac de Neuchâtel. Il y met en pratique ses principes avec un succès inouï . Des élèves lui viennent de plusieurs pays et des visiteurs des plus distingués se rendent dans cette institution pour en étudier l'organisation.

Malheureusement, des dissensions internes précipitent la ruine de la maison d'Yverdon. Il se retire alors à Neuhof, en 1824.

Ses idées principales :

- l'importance accordée à la famille (selon la tradition protestante), dans laquelle, la mère joue le rôle de première institutrice
- la foi est le fondement, la règle, le bien de la société

- la tâche de l'éducateur est d'accroître, de rendre inébranlable, l'enracinement de l'âme, commencé dans la famille
- "Du savoir et pas de savoir-faire, c'est peut-être là le présent le plus redoutable qu'un génie malfaisant ait fait à notre génération."
- l'instruction doit servir la destinée de l'enfant
- la relation entre le maître et l'élève doit être basée sur l'amour

Autres pédagogues

Le XIXe siècle est également marqué par Oberlin, grâce à qui les petits villages et hameaux du Ban de la Roche, dans les Vosges, ont vu la mentalité de leur population changer durablement, amenant une prospérité économique qui provoqua l'étonnement des grands de ce monde. C'est sous son impulsion que démarrèrent les écoles "maternelles" et qu'enseignèrent les premières institutrices, dont la plus célèbre fut Louise Scheppler. Beaucoup de ces enfants devinrent missionnaires jusqu'aux extrémités de la terre.

Comment ne pas parler de Félix Neff, "l'Apôtre des Hautes Alpes", dont la réussite s'explique, en partie, par sa vision de l'éducation, qui le poussa à créer des écoles (en particulier à Dormillouse), où il ne se contenta pas de structures pour les enfants, mais où il établit aussi une école normale destinées à fournir des instituteurs à tous les villages de la région. Une vague de réveil accompagna ses efforts et toucha en profondeur cette partie des Alpes.

Et ce passionné des enfants que fut Don Bosco, qui donna toute sa vie pour l'éducation de ceux dont personne ne voulait, de ceux que l'on considérait comme des voyous invétérés, dans les banlieues de Turin. Pour lui, l'éducation préparait le jeune au salut, à la jouissance de Dieu dans la patrie céleste dont il parlait toujours avec ravissement. Les autorités elles-mêmes constatèrent la réussite pédagogique par le profond changement de mentalité remarqué chez les enfants qui étaient confiés à l'un des établissements qui s'inspiraient de la vision de Don Bosco.

CONCLUSION

Alors que le monde politique réfléchit sur le sens de l'éducation, alors qu'un malaise est ressenti un peu partout dans l'Education Nationale, nous, chrétiens, avons une réponse à donner, forts de ce que la Bible nous dit concernant nos enfants, forts de ce que Dieu a fait dans l'histoire, motivant des hommes et des femmes en leur communiquant Son cœur, Sa vision. L'Esprit de Dieu ne nous a pas été donné pour nous contenter d'être de "belles plantations", mais pour rebâtir sur d'anciennes ruines dont celles qui ont été évoquées dans cet ouvrage ne sont pas les moindres. (Esaïe 61)

"Levons-nous et bâtissons !" a ordonné Néhémie.

Cela coûtera un prix, bien sûr ! Voici une illustration, tirée d'un épisode historique, qui parlera plus qu'un long discours :

Quelques mois avant la création de l'Etat d'Israël, en 1948, les colons de Kfar Etzion, un kibboutz, ont accompagné la plantation des premières pousses d'arbres d'une petite cérémonie au cours de laquelle ils déclarèrent :

"Nous jurons de ne connaître ni la paix, ni le repos, avant d'avoir chassé de nos collines la honte de la stérilité, avant de les avoir couvertes de fruits et de forêts."

Le désert a refleurì non seulement parce que les prophéties l'annonçaient, mais parce qu'une génération a agi et s'est donnée pour leur accomplissement. De la même manière, nous croyons en un réveil, en une réforme, en une génération selon le coeur et l'âme du Seigneur, mais nous savons que cela dépendra aussi de la réponse que nous donnerons, avec tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons."